

I

L'ange blond

Lorsqu'il revint à lui, l'homme mit un certain temps à comprendre où il se trouvait. Tenaillé d'affreuses douleurs dans tout son corps, il portait à la tête une sérieuse estafilade. Il se crut aveugle, puis, recouvrant progressivement sa lucidité, se rendit compte qu'il ne voyait plus, car le sang lui coulait dans les yeux.

Le blessé demeura ainsi étendu sans bouger seulement le petit doigt et sombra à nouveau dans une torpeur comateuse. Longtemps après, lorsqu'il reprit ses sens pour la seconde fois, il éprouva exactement les mêmes symptômes, ces élancements intolérables accompagnés d'une atroce impression de cécité. Avec précaution, il parvint toutefois à se soulever très légèrement sur les coudes, devinant un sol de terre battue, humide et repoussant. S'acclimatant progressivement aux ténèbres, il comprit enfin qu'il se trouvait séquestré dans une pièce dépourvue de fenêtre où régnait une obscurité totale. Vaincu par les affres de la souffrance, il se laissa lourdement retomber et resta ainsi, le visage dans la terre. La fraîcheur soulagea quelque peu son front brûlant. Pourtant, il grelottait, vaincu par le froid et la fièvre. Son cerveau engourdi ne parvenait plus à élaborer un raisonnement cohérent. Néanmoins, lorsque des bribes d'entendement lui revinrent, il se rendit à la navrante évidence : il gisait dans une prison insalubre, de la pire espèce, sans paille,

ni même une couchette. Ce réduit aux murs suintants, où l'air se raréfiait, ne possédait aucune issue.

Cette amère déduction n'étant pas susceptible de lui insuffler du courage, l'infortuné demeura dans cette position peu confortable, mais à laquelle il ne parvenait à se soustraire. Il commença alors à délirer furieusement et répéta inlassablement des paroles incohérentes, entrecoupées d'appels et de cris. Il se lamenta ainsi plusieurs jours, dans la même posture, de rares instants d'apaisement succédant à de nouvelles léthargies.

Lors d'un répit éphémère, il entendit le grincement d'un verrou. Ne parvenant à reconnaître la personne qui entrait, il ne perçut qu'un bruit mat sur le sol. Avec un râle pathétique, il s'efforça de se tourner légèrement, mais ne remarqua que la porte se refermant.

Un morceau de pain rassis et une écuelle emplies d'une bouillie nauséabonde trônaient au bas des marches. Il ne mangea point, bien évidemment. Le lendemain, l'argousin enleva l'écuelle et laissa le pain.

Convaincu que sa fin serait proche et irrémédiable, le captif ne trouvait plus la force nécessaire, ni pour se saisir de sa pitance ni même pour la mastiquer. Il se contenta donc de la regarder d'un œil torve. Cette manne infecte symbolisait sa seule chance de se maintenir en vie, mais elle lui devenait inaccessible.

Il fut aussitôt alerté par un son étrange, semblable à un froissement, un grattement, ou plutôt un petit craquement continu. Scrutant avec insistance dans la pénombre, il ne remarqua rien de particulier. Il lui sembla pourtant qu'une ombre se mouvait à côté du morceau de pain. Brusquement, il tressaillit d'épouvante : des rats ! Des rats se régalaient ! Son pain ! Dans un sursaut de révolte, il poussa un hurlement et tenta de se lever. Mais à nouveau il retomba, privé de sens, tandis que les rats achevaient leur repas. Lorsqu'il revint à lui, il n'osa plus regarder en direction de ses maigres denrées, convaincu qu'elles n'existaient plus. Une angoissante vérité s'imposa

alors fort logiquement : lorsque les rongeurs indésirables n'auraient plus de pain et que la faim les tenaillerait, ils le dévoreraient ! Quelle fin glorieuse pour un être si brillant : défiguré par des créatures repoussantes après avoir croupi dans un immonde mouoir.

La mort dans l'âme, le malheureux s'était résolu à son triste sort. Que pouvait-il espérer ? Aucune solution envisageable, puisque trop diminué pour lutter ou tenter la moindre action salvatrice.

Lorsque l'huis aux lourdes ferrures pivota encore, il pensa, avec une esquisse de clairvoyance, que l'on venait peut-être apporter une autre croûte de pain. De nouvelles agapes pour ses chers compagnons. Un bruit de voix attira son attention, et il discerna deux silhouettes. L'une d'elles demeura sur le pas de la porte, tandis que l'autre descendit les quelques marches. Elle tenait un flambeau dont la lueur tremblotait par intermittence. Quand le bras armé de la chandelle se dirigea vers lui afin de l'éclairer, le condamné fut agressé par cet éclat blafard. La brûlure accentuant sa douleur à la tête, il ferma les yeux et enfouit son visage dans la fange. Une voix, maintenant très proche, s'insurgea avec véhémence :

— Ce n'est pas lui ! Vous vous êtes moqué de moi !

— Mais si, monsieur, c'est lui ! J'en suis certain !

Le nouveau venu s'inclina vers la masse inerte, puis se baissa, tenant le chandelier à la verticale et l'observant intensément. À la fois contrarié et irrité, il reprit d'un ton brusque :

— Mais non, ce n'est pas lui !

Soudain, il se pencha davantage après un violent sursaut. Il venait d'apercevoir dans le halo tamisé l'annulaire droit portant une bague en or sertie d'un diamant et incrustée des initiales S. A. Avec une impatience qu'il ne parvenait plus à réfréner, il dirigea le flambeau vers la main gauche, à demi recouverte par la terre et maculée de sang séché. Sans aucun doute possible, le métal précieux s'irisait d'un blason ducal surmonté d'une couronne.

Le mystérieux personnage posa son lumignon à terre et se précipita, le retourna sur le dos, doutant encore que cette créature vautrée dans la boue, d'une maigreur à faire peur, puisse être le si joli duc de Vargance. Il ne put s'empêcher de tressaillir au contact de ses omoplates saillantes.

Pourtant, détaillant minutieusement ces traits souillés de sueur et de sang, ces cheveux sales et collés, mais d'un noir de jais, il le reconnut. Et lorsqu'avec un gémissement de moribond, le corps meurtri qu'il tenait dans ses bras eut un soubresaut et que les paupières s'entrouvrirent avec étonnement, il reçut le choc d'un œil vitreux et brillant de fièvre, mais un œil noisette parsemé de petites touches d'émeraude où dansaient avec bien des difficultés quelques paillettes dorées. Alors, il le serra convulsivement contre lui et ne put réprimer un sanglot :

— Diego ! Mon Diego ! Ce n'est pas possible ! C'est affreux !

L'agonisant émit une plainte déchirante. Néanmoins, ces caresses prodiguées avec une douceur infinie lui insufflèrent un bien-être qui le raviva quelque peu.

Considérant celui qui le soutenait avec tant de sollicitude, il vit un visage coiffé d'un grand chapeau et des épaules qui semblaient vigoureuses, engoncées dans un manteau au col relevé. À travers l'échancrure d'un justaucorps, il remarqua une cravate de dentelle fermée par une broche de diamant. Faisant un effort pénible de concentration, il eut cette pensée saugrenue qu'il ne s'agissait pas d'un costume espagnol. Soudain, il réalisa que l'homme venait de s'exprimer en français. Spontanément, il chuchota dans un souffle, retrouvant cette langue encore si proche dans ses souvenirs :

— Qui..., qui êtes-vous ?

— Je suis venu vous chercher, Monsieur le Duc.

Sur le pas de la porte, semblant considérer que cette scène touchante s'éternisait un peu trop, le geôlier de faction maugréa :

— Si vous voulez le tirer d'ici avant d'avoir toute la garnison sur le dos, il faudrait peut-être vous dépêcher !

L'énigmatique sauveteur releva légèrement son chapeau et sourit avec tendresse au visage pathétique qui l'observait et cherchait à comprendre.

Le détenu reçut l'incroyable révélation, le choc qui devait irrémédiablement terrasser sa raison vacillante : il découvrit des boucles blondes et une fine moustache, des yeux d'azur embués de larmes. Il se trouvait dans les bras d'un ange blond ! Celui qu'il aurait souhaité avoir auprès de lui après tous ses chagrins ! Le seul ange qui aurait pu encore l'emporter au paradis.

Don Diego de Alvarez, duc de Vargance, eut la conviction qu'il expirait et que tout discernement l'abandonnait définitivement. Il se persuada qu'après les horreurs récemment vécues, la mort semblait plutôt agréable.

Suivant les conseils du garde, l'ange blond prit dans ses bras le corps inconscient. Il fut bien déconcerté en soulevant sans le moindre effort celui que sa solide musculature rendait jadis si difficile à porter.

Le duc de Vargance eut tout d'abord le sentiment que l'univers se mouvait autour de lui. Il se croyait toujours dans le sombre cachot et ne s'expliquait pas pourquoi les murs tressautaient ainsi. Il trouva le sol moins froid, se sentit même plutôt bien. Une douce tiédeur se diffusait en lui. Il était étendu sur quelque chose de moelleux qui ne ressemblait aucunement à de la terre battue. Il devina sur son visage l'allégeance d'une main qui tamponnait ses joues brûlantes avec un mouchoir humide. Semblable attention, méconnue depuis si longtemps, lui procura un réel réconfort. Le premier détail qui retint son attention fut une petite fenêtre masquée d'un épais rideau, puis un plafond capitonné. Il trouva enfin l'explication de ces légères secousses, pas désagréables. Il s'agissait

d'un carrosse aux rideaux tirés. Il était allongé sur la banquette, et sa tête reposait sur les genoux du maréchal de Saint-André, qui avait retiré son manteau et son justaucorps afin de l'en recouvrir.

Après l'avoir contemplé longtemps sans parvenir à proférer un mot, celui dont la vie ne tenait plus qu'à un souffle murmura faiblement :

— C'était vous ? L'ange blond..., c'était vous ?

L'envoyé du ciel eut un sourire qui se voulait confiant. Ce sourire si chaleureux, empreint de charme, de gentillesse, d'espièglerie. Le maréchal de Saint-André..., ici..., par quel miracle ?

Sa voix n'avait pas changé non plus, bien que fortement marquée par l'émotion :

— Oui, c'est bien moi, Monsieur le Duc..., l'ange blond ! Mais nous ne sommes pas encore au paradis. Vous êtes bien vivant. Et pour longtemps encore, j'en suis persuadé.

— Non, je vais mourir, et c'est mieux ainsi.

— En voilà une idée ! Comment un homme tel que vous peut-il tenir de tels propos ?

— Si vous saviez tout ce que..., tout ce que...

Le maréchal le serra contre lui dans un élan qui traduisait toute la sincérité de son affection :

— J'entends bien ! Je sais toutes les tragédies que vous avez vécues ! Mon pauvre ami. Mais c'est fini, désormais ! Je suis là et je vous emmène loin de tout.

— Mais comment... avez-vous su ? Comment pouvez-vous... être ici ? Ce n'est pas possible... Je perds la raison...

— N'ayez crainte, votre raison est intacte ! Je vous expliquerai plus tard. Pour l'instant, vous n'êtes pas en état de parler. Je vous emmène en lieu sûr.

Le miraculé se cala plus confortablement sur les genoux si accueillants. Il allait céder à une douce torpeur quand il se redressa soudain, au comble de l'affolement :

— Non ! Il ne faut pas ! Je ne veux pas partir !

Atterré, son protecteur s'employa vainement à le tempérer. Mais, le regard fou, en proie à une incroyable résurgence de vie, alors qu'il semblait sur le point de trépasser quelques instants plus tôt, il se contorsionna sur sa banquette dans le dessein de se lever, manquant de basculer. Le maréchal le rattrapa par les épaules et l'obligea à rester allongé :

— Je vous en prie, Monsieur le Duc, soyez raisonnable ! Ne vous agitez pas ainsi ! Vous êtes très faible et avez une mauvaise blessure.

Mais le duc de Vargance se lança dans une tirade véhémentement, en proie à une folle angoisse, revivant soudain les récentes tragédies :

— Ils ont tué Harmonie et Infantès ! Ils m'ont pris tous mes chevaux !

— Je ne l'ignore point, Monsieur le Duc. Mais, pour l'instant, il faut sauver votre propre vie.

En proie à une crise nerveuse, le duc de Vargance se débattit, criant au comble du désespoir :

— Je veux rentrer chez moi ! Laissez-moi descendre ! Je veux aller chercher mes autres chevaux !

Avec effarement, son ami se demandait comment parvenir à le calmer afin d'éviter qu'il n'aggravât encore lui-même son état. Il tenta enfin, comme on cherche à persuader un enfant dont l'ampleur du désarroi laisse l'adulte démuni :

— Vous y penserez plus tard. Pour l'instant, il faut d'abord vous soigner. Je suis là, près de vous ! Et je vais vous aider, comme vous le fîtes jadis avec moi !

Brisé, le duc de Vargance sanglotait éperdument, le nez enfoui dans le jabot de dentelles, ainsi que le maréchal l'avait fait plusieurs fois, effectivement, dans un passé récent. Ces épisodes semblaient pourtant appartenir à un autre temps. À cette époque révolue, le maréchal de Saint-André préférait le trépas au déshonneur, n'acceptant pas de perdre une amitié trop profonde, ou sa chère demeure ! Alors, le prince libéral, au pinacle de

sa puissance, distribuait des bontés, fidèle à son image de mécène à la prodigalité proverbiale. Sa force d'âme et sa volonté hors du commun lui permettaient de tout surmonter et d'entraîner ceux qu'il affectionnait dans le tourbillon impétueux de son inflexible ténacité.

Mais le téméraire don Diego possédait aussi ses limites, comme tout être humain. Cette faille, les intriguants de la cour d'Espagne la connaissaient si bien : ses chevaux ! Plus encore que la disgrâce et la saisie de ses biens matériels, quelle blessure mortelle, assurément, que de l'atteindre par le biais de ceux qu'il chérissait par-dessus tout !

En supprimant ses chevaux, en confisquant les survivants, les médiocres jaloux de la cour avaient parfaitement réussi leur vendetta : l'anéantissement d'un gentilhomme fier et vaillant qui les surpassait tous. Pour l'instant, effectivement, le banni ne savait plus que répéter inlassablement, en un poignant leitmotiv :

— Infantès, Harmonie ! Mes chevaux, je n'en ai plus un seul !

Et le maréchal de Saint-André, effondré lui aussi par ce désespoir bouleversant, lui caressait les cheveux en pleurant toutes les larmes de son corps !

Terrassé par la faiblesse et les désillusions, le duc de Vargance sombra enfin dans une torpeur qui dura jusqu'à la fin du trajet.